

L'enquête du procureur Garrison sur l'assassinat de Kennedy conduira-t-elle à Montréal ?

de notre correspondant Louis WIZNITZER

On sait que Jim Garrison, le procureur-général de la Nouvelle-Orléans a été amené à inculper M. Clay Shaw, major à la retraite et citoyen honorablement connu de la ville, pour participation, avec Lee Oswald et un dénommé Feerie, décédé récemment dans des circonstances curieuses, alors qu'il se rendait à son tour être appréhendé, dans un complot pour assassiner J.F. Kennedy. Une perquisition au domicile de Clay Shaw permit d'y découvrir un stupéfiant assemblage de fouets, de chaînes et de menottes, de masques et d'instruments de torture. Célibataire endurci, directeur pendant longtemps du Centre Commercial — autour duquel Oswald avait en juillet 1963 distribué des tracts pro-cubains — Shaw menait-il une double vie et dissimulait-il derrière le masque d'un des 35 citoyens les plus respectés de la ville, celui d'un Marquis de Sade du terroir ? L'avocat Andrews avoua au F.B.I. qu'un personnage mystérieux nommé Clay Bertrand lui avait téléphoné, aussitôt après l'arrestation de Lee Oswald pour le prier de défendre ce dernier. Ce même Clay Bertrand avait financé la défense, à de nombreuses reprises, d'homosexuels ayant maille à partir avec la justice. Clay Shaw et Clay Bertrand sont-ils une seule et même personne ? Shaw le nie, mais le nouveau ministre de la justice des Etats-Unis, M. Clark déclara que Shaw avait en effet été interrogé par le F.B.I. après l'assassinat du président Kennedy. 40 pages de cet interrogatoire demeurèrent strictement secrètes et

trateurs d'une compagnie qui avait jusqu'en 1962 son siège de Montréal.

à Rome, intitulée "Centro Mondiale Commerciale" (Centre Commercial Mondial) et dont les autres directeurs étaient : le Prince Gutierrez di Spadafora, (ministre de Mussolini en 1936) et père d'un garçon qui épousa la fille du Schacht, le ministre des finances de Hitler; Ferenc Nagy, dirigeant exilé du parti paysan hongrois, qui maintient avec le C.I.A. des liens analogues à ceux qu'entretenaient avec lui les Cubains de Miami, trois autres Hongrois: Giuseppe Zigliotti, qui fut un "gerarcha" fasciste; Faruk Churabi, Egyptien qui mourut assassiné et L.H. Blumfield, de Montréal.

M. Blumfield, major à la retraite, servit durant la deuxième guerre mondiale dans l'O.S.S. (ancêtre du C.I.A.) et est très honorablement connu au Canada. Il était à l'époque, aussi le principal actionnaire d'une société ayant siège social en Suisse, affiliée au Centre Mondial de Rome, et nommée "Permindex". Les autres actionnaires de la Permindex étaient des banques plus ou moins fantomatiques installées au Lichtenstein — Miami Anstall Vaduz, De Famaco Vaduz, et la Banque du Crédit de Genève. Parmi les administrateurs, on remarque le nom de Max Hagerman, directeur de la Nazionale Zeitung, un journal spécialisé dans la diatribe anticomuniste. Quoi qu'il en soit, le Centro Commerciale et la Permindex eurent maille à partir avec le gouvernement italien et suisse : elles remuaient des fonds considéra-

avait accusé à cette époque la Permindex d'avoir, entre autres choses, financé les agissements de Soustelle et de l'OAS. Un des directeurs du "Centro" était M. Damelio, avocat de la famille royale d'Italie et lié au parti monarchique italien. Enfin, autre détail qui ne manque pas de piquant : Clay Shaw avait publié dans sa jeunesse une nouvelle dont fut tiré le film de John Ford : hommes sans femmes.

Garrison est-il sur la piste des assassins de J. F. Kennedy ? Il est trop tôt pour le dire. En tout cas, il semble avoir ouvert une étonnante boîte de Pandore.

"Les rouges et les noirs", un livre qui vient d'être publié par Bill Atwood, actuellement directeur de la revue "LOOK", et qui fut l'un des plus jeunes et brillants conseillers de J.F. Kennedy — qu'il servait notamment comme ambassadeur en Guinée — ouvre des horizons nouveaux sur la tragédie de Dallas. Considéré comme l'un des meilleurs journalistes américains, Bill Atwood raconte qu'en 1963 l'ambassadeur cubain en Guinée lui fit comprendre que Fidel Castro souhaitait un rapprochement avec les Etats-Unis et accepterait, le cas échéant, de faire certaines concessions. Atwood s'en ouvrit à Averell Harriman et à Adlai Stevenson. Ce dernier en parla au président Kennedy qui autorisa Atwood à prendre contact avec Charles Lechuga, ambassadeur de Cuba aux Nations unies "à condition qu'il soit bien clair que l'initiative ne vienne pas de Washington". A leur deuxième rencontre, Lechuga informa Atwood "qu'il y avait de

rent interrogatoire et furent strictement secrètes et n'ont pas été données en lecture au procureur de New Orleans.

Mais voilà que l'affaire prend des dimensions encore plus étranges. On vient de trouver le nom de Clay Shaw parmi ceux des 11 adminis-

trateurs italiens et suisses : elles remuaient des fonds considérables dont l'origine était, c'est le moins qu'on ait pu dire, incertaine, et n'effectuaient jamais de véritables transactions commerciales. Elles furent chassées de Suisse et d'Italie en 1962 et allèrent s'établir à Johannesburg. La presse suisse

ma Atwood "qu'il y avait de fortes chances qu'il soit prochainement invité à La Havane". Robert Kennedy suggéra qu'une rencontre discrète à Mexico serait préférable. Une journaliste américaine, Lisa Howard, de la A.B.C., qui avait souvent visité Cuba et interviewé Fidel Castro et Guevarra, fut mise au courant de la manoeuvre diplomatique esquissée et put en parler au major René Vallejo, aide de camp de Fidel Castro. Le 31 octobre 1963 Vallejo avertit Lisa Howard que Fidel Castro souhaitait la visite d'un représentant des Etats-Unis, à condition qu'elle fût discrète. Le 5 novembre, McGeorge Bundy dit à Lisa Howard que le département d'Etat aimerait savoir précisément de quoi Fidel Castro voulait discuter — avant de lui dépêcher quelqu'un. Le lendemain, Vallejo téléphona à Lisa Howard et lui dit que Fidel Castro acceptait que la rencontre s'effectuât de la manière qui conviendrait aux Américains. Che Guevarra, ajoutait-il, n'y participerait pas. En fait, Fidel Castro y viendrait seul. Le 19 novembre McGeorge Bundy dit à Atwood que le président désirait lui parler aussitôt après sa rencontre avec Lechuga et "des que lui-même serait rentré de Dallas". Le 22 novembre Kennedy fut assassiné. Le 23 novembre Lechuga informa Atwood que Fidel était prêt à entamer les négociations. McGeorge Bundy lui fit répondre, et pour cause, qu'"il fallait remettre l'affaire à une autre fois". Le 4 juillet 1965 Lisa Howard qui s'était fait l'apôtre de la réconciliation cubano-américaine et avait eu connaissance de l'ébauche de dégel entre La Havane et Washington, mourut à East Hampton, dans le New England dans des circonstances mystérieuses. Comme pour le cas de Feerie, on trouva près du cadavre un flacon vide de somnifères. Coïncidence ? suicide ? accident ? Cela fait en tout cas beaucoup de morts plus ou moins liées à celle de Dallas.

lettres au DEVOIR

Le bilinguisme

expérience personnelle, analogue à celle vécue par madame Chaput-Rolland, me montre bien que je ne suis pas "Canadien" mais Québécois.

Enfin, cher monsieur, n'avez-vous rien d'autre à nous demander que de la patience, chose que nous pratiquons depuis fort longtemps ?

Au fait, monsieur, vous qui êtes si avide de bilinguisme, savez-vous quelle est la traduction de "Stranger in Paradise" ? C'est : "Un torontois dans la Belle Province".

Jacques BERGERON,
étudiant en droit,
St-Gabriel de Brandon.

Déformation de l'histoire

M. P.O. Wells.

(...) A vous en croire, M. Brière a été expulsé d'un train pour avoir cru que "ticket" n'était pas français. D'abord les normes du bon français au Québec diffèrent de celles qui ont cours en France. L'anglicisme au Québec constitue un danger si permanent que nous devons adopter assez souvent le point de vue du purisme.

Le cas de M. Brière n'est qu'un exemple parmi des centaines de l'indignation et de la colère que nous éprouvons à l'égard de l'insolence et de la morgue de certains anglophones qui se comportent au Québec comme en pays conquis.

(...) Vous dites que les Québécois souffrent d'un complexe d'infériorité. Allégrement, vous confondez la cause et l'effet, car il ne fait pas de doute dans votre esprit que le complexe cause l'incompréhension entre les Québécois et les anglophones. Or, le complexe est le déguisement d'un état de fait depuis longtemps éta-

du Centenaire. Alors, vous n'excuserez de ne voir que fausse émotion dans votre évocation d'un peuple heureux et travailleur dont la sérénité aurait été troublée par les vilains séparatistes.

Car vous allez au bout de votre justification. Selon vous, seuls les Québécois portent la responsabilité des injustices dont ils ont souffert. Depuis deux siècles, nous inventons notre becquée de malheurs quotidiens et nous roulons dans l'impuissance et l'enfantillage consentis, adores. Pourquoi avons-nous privé le peuple d'éducation technique et commerciale ? Alors, dites-moi, qui détenait les capitaux, qui s'était emparé de l'industrie ? Quel intérêt aurions-nous eu à instruire en français des générations de techniciens qui au sortir de l'école n'auraient eu que la rue comme marché de travail à moins de partager l'infamie quotidienne de travailler en anglais ?

Quant à Ottawa, j'espère que vous êtes conscients que jusqu'à ce jour, il a travaillé